



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des  
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les  
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[S - Z]

**Feller, François-Xavier de**

**Liège, 1797**

VOL

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60800](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60800)

cheux, c'est que la petite & méprisable envie de montrer de l'esprit, lui fait dire des choses dont la décence & l'honnêteté même peuvent être alarmées. On peut appliquer ce même jugement à ses Poésies françoises, italiennes & espagnoles. Sarasin, dans sa *Pompe funebre de Voiture*, rapporte la plupart des aventures de cet écrivain. Voyez BENSERADE.

VOLATERRAN, (Raphaël MAFFÉE, dit le) ainsi nommé de la ville de Volterre en Toscane, où il vit le jour l'an 1450, se fit un nom par ses propres ouvrages, & par les versions qu'il fit de ceux des autres. Entre les productions du premier genre, on distingue ses *Commentaria Urbana*, Lyon, 1599, in-fol., très-estimés. Parmi celles du second genre, on cite ses Traductions latines de l'*Œconomique* de Xénophon; de l'*Histoire de la Guerre des Perses* & de celle des *Vandales* par Procope de Césarée; de *x Oraisons* de S. Basile, &c. Maffée mourut dans sa ville natale, à l'âge de 71 ans.

VOLDER, (Burcher de) né à Amsterdam le 26 juillet 1643, professeur de philosophie en 1670, puis de mathématiques en 1681, à Leyde, fut un des premiers qui introduisirent la philosophie de Descartes dans l'université de cette ville. Il attaqua dans des Theses la critique de cette philosophie, qu'en avoit faite le savant Huet. Ce mathématicien mourut en 1709. On a de lui plusieurs Harangues, & différentes Dissertations in-8°, en latin, sur des sujets philosophiques. Son latin est dur & incorrect, son

style froid, sans mouvement & sans image.

VOLKIR ou VOLZIR DE SERONVILLE, (Nicolas) secrétaire d'Antoine duc de Lorraine, au 16e. siècle, s'est fait connoître par divers ouvrages assez rares. I. *Chronique des Rois d'Austrasie*, en vers, 1530, in-4°. II. *Traité de la Désacration de Jean Castellan, hérétique*, 1534, in-4°. III. *Histoire de la Victoire du Duc Antoine contre les Luthériens*, Paris, 1526, in-fol. Il avoit été témoin oculaire de ce qu'il raconte. IV. *Enchiridion musices*.

VOLPILIERE, (N. de la) docteur en théologie, étoit d'Auvergne. Né avec des talens pour la chaire, il se consacra à la prédication, & mourut au commencement du 18e. siècle. On a de lui: I. *Des Sermons*, 1689, 4 vol. in-8°. II. *Des Discours Synodaux*, 1704, 2 vol. in-12.

VOLTAIRE, (Marie-François Arouet de) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ancien chambellan du roi de Prusse, &c., naquit à Paris le 20 février 1694, de François Arouet, ancien notaire au Châtelet, trésorier de la chambre-des-comptes, & de Marie-Marguerite Daumart. Il annonça, dès ses premières années, la facilité de son génie & l'activité de son imagination, mais en même tems le goût du vice & de l'erreur. Il fit ses études au college de Louis le Grand, sous le P. Porée & le P. le Jay. Tout le monde sait que ce Pere lui prédit dès-lors, qu'il seroit le porte-étendard de l'incrédulité. Ayant été envoyé aux écoles de droit

au sortir du college, il fut si rebuté par la sécheresse de la jurisprudence, qu'il se tourna entièrement du côté de la poésie. L'abbé Chaulieu, poète Epicurien, ne contribua pas peu à faire germer les semences de corruption dont l'esprit & le cœur du jeune Voltaire avoient déjà paru infectés. Un autre penchant qui s'étoit développé en lui de bonne heure, est la faryre: penchant qui lui causa bien des désagrémens, des disgrâces & des chagrins. On l'accusa d'avoir fait des vers contre le gouvernement, & il fut enfermé près d'un an à la Bastille. Il avoit déjà composé sa Tragédie d'*Edipe*, qui fut représentée en 1718. Il donna en 1722 la Tragédie de *Mariamne* empoisonnée par *Hérode*. Lorsqu'elle but la coupe, un plaignant cria: *La reine boit*: c'étoit vers le tems des Rois, & ce mot fit tomber la piece (anecdote qui suffit pour apprécier ce qu'on nous dit des succès & des chutes des pieces théâtrales). Ses Tragédies d'*Eriphile* & l'*Artémire* avoient déjà éprouvé le même sort. Ces mortifications, jointes à celles que sa façon de penser sur la Religion, & son caractère bouillant & caustique lui occasionnerent, l'obligerent de passer en Angleterre, où il fit imprimer la *Henriade*. Le roi George I, & sur-tout la princesse de Galles qui depuis fut reine, lui accorderent des gratifications, & lui procurerent beaucoup de souscripteurs. Ce fut le commencement de sa fortune, augmentée depuis considérablement par les rétributions de ses ouvrages, par le commerce, par des ma-

nœuvres qui n'auroient point eu le suffrage d'un homme plus délicat. De retour en France en 1728, il mit l'argent qu'il avoit rapporté d'Angleterre à une lotterie, établie par M. Desforts, contrôleur-général des finances. Il s'affocia, pour cette opération, avec une compagnie nombreuse, & fut heureux. Les spéculations de finance ne l'empêcherent pas de cultiver les lettres. Il donna en 1730 son *Brutus* & peu de tems après *Zaire*. Ses *Lettres Philosophiques*, pleines de mauvaises plaisanteries contre la Religion, ayant été brûlées par arrêt du parlement de Paris, & l'auteur décrété de prise-de-corps, Voltaire prit le parti de la retraite. Il étoit lié alors avec la marquise du Châtelet, & ils étudioient ensemble les systêmes de Leibnitz & de Newton. Il se retira pendant plusieurs années à Cirei, terre de cette dame, à quatre lieues de Vassil en Champagne, & y fit bâtir une galerie où l'on fit des expériences sur la lumiere & l'électricité. Mais les deux observateurs n'avoient pas la consistance qu'il falloit pour réussir dans ce genre. Il fut plus heureux en donnant en 1736 sa Tragédie d'*Alzire*, qui réussit au-delà de ses espérances, & *Mérope* en 1743. Il obtint les faveurs de la cour, par le crédit de madame d'Étiéle, depuis madame de Pompadour. Il fut chargé de travailler aux fêtes que l'on devoit célébrer pour le mariage du dauphin, & fit la *Princesse de Navarre*, qui, quoique très-médiocre, lui attira de nouvelles récompenses. On lui donna la charge de gentil-

homme ordinaire, & la place d'historiographe de France. Il écrivit sous la direction du comte d'Argenson, l'*Histoire de la Guerre de 1741*, qui étoit dans toute sa force. L'historien avoit tenté plusieurs fois d'être reçu à l'académie françoise; mais les portes ne lui en furent ouvertes qu'en 1746. Les satyres dont cette réception fut l'occasion, l'inquiéterent tellement, qu'il se retira avec madame la marquise du Châtelet à Luneville, auprès du roi Stanislas. Cette dame étant morte en 1749, il retourna à Paris & n'y demeura pas long-tems. Le roi de Prusse se l'attacha enfin en 1750, par une pension de 22000 livres. Nous avons raconté dans l'article de *Maupertuis* l'histoire du fameux différend du poëte françois avec le président de l'académie de Berlin, suivi de la disgrâce la plus complete.

» On répandit à la cour (dit » Voltaire), qu'un jour, tandis » que j'étois, avec le général » Manstein, occupé à revoir » les *Mémoires sur la Russie*, » composés par cet officier, le » roi de Prusse m'envoya une » piece de vers de sa façon à » examiner, & que je dis au » général: *Mon ami à une » autre fois. Voilà le roi qui » m'envoie son linge sale à blan-* » *chir, je blanchirai le vôtre » ensuite*». Le roi de Prusse le fit arrêter à Francfort-sur-le-Mein, jusqu'à ce qu'il eût remis le livre de ses Poésies; & on prétend que l'entrevue avec le major Freytag ne se passa pas fort galamment. Voltaire devint la fable de l'Europe, lorsqu'on sut que le prince avoit été vengé de la maniere

la plus humiliante pour le plus vain des hommes. Sa liberté lui ayant été rendue, il tâcha de négocier son retour à Paris, mais n'ayant puy réussir, parce qu'un de ses ouvrages, obscene & impie, commençoit à faire un bruit scandaleux, il se détermina, après un séjour de quelques mois à Colmar, à se retirer à Geneve. Il acheta une maison de campagne auprès de cette ville. Les querelles qui agiterent cette petite république, lui firent encore perdre cet asyle. Il fut accusé de semer sourdement la discorde, de pencher pour le parti dominant, & de ridiculiser les deux partis. Forcé de quitter les *Délices* (c'étoit le nom de sa maison de campagne) il se fixa dans une terre à une lieue de Geneve, dans le pays de Gex, & tâcha de peupler le village de Ferney, en y attirant des artistes, & sur-tout des horlogers de Geneve. Il entretenit son activité, & peut-être sa vanité, en se mêlant de toutes les affaires qui pouvoient faire parler de lui dans le monde, publiant des *Factums* pour Calas, le comte de Lalli, pour les jeunes impies d'Abbeville, &c. Il reçut en même tems des témoignages d'estime de plusieurs princes; mais il n'en fut pas de même de l'empereur qui en 1777 passa à la porte du château de Ferney, sans daigner s'y arrêter: dédain d'autant plus remarquable, que le royal voyageur avoit visité tous les hommes célèbres dont la demeure se trouvoit sur sa route. Ce prince (qui peut-être ne fut pas constamment dans cette disposition) répondit à deux jeunes gens qui

étoient allés à sa rencontre pour le prier d'accepter chez le philosophe un dîner qu'il avoit préparé avec un soin extrême : *Qu'il ne pouvoit voir un homme qui, en calomniant la Religion, avoit porté le plus grand coup à l'humanité.* Voltaire fut atterré par cette aventure ; & pour l'en consoler, ses partisans imaginèrent de le faire venir à Paris. Au commencement de l'année 1778, il se déterminà à quitter le repos & la tranquillité de Ferney, pour l'encens & le fracas de la capitale. Il en demanda la permission, & l'obtint du foible Louis XVI : ce que bien des personnes ont regardé comme une des causes du malheur de ce prince. Il reçut à Paris l'accueil le plus bruyant ; les académies lui décernèrent des honneurs inconnus jusqu'à lui ; il fut couronné en plein théâtre ; tout ce qui tenoit à la secte philosophique marqua le plus violent enthousiasme : c'étoit le triomphe de l'irréligion personifiée. Le vieillard en fut bientôt la victime. La fatigue des visites & des répétitions théâtrales, échauffa son sang déjà très-altéré ; il mourut des suites d'une hémorragie & d'une rétention d'urine, le 30 mai 1778, & fut enterré clandestinement dans l'église de Sellieres, monastere de Bernardins, au diocèse de Troyes, dont M. Mignot, son neveu, étoit abbé. Mais en 1791, son cadavre fut déterré & porté solennellement à Ste. Genevieve, dans une espece d'orgie inspirée par l'impiété. On avoit cru pendant quelque tems qu'il ne mourroit pas sans rétracter ses erreurs & condam-

ner ses écarts, comme il avoit fait plusieurs fois dans des momens où la crainte de l'avenir le ramenoit à la Religion ; mais obsédé par ceux qui, dans son retour à Dieu, auroient vu leur condamnation, il mourut dans des transports que le célèbre Tronchin regarda comme *la leçon la plus salutaire qu'eussent pu recevoir ceux qu'il avoit corrompus par ses écrits.* — *Pour voir toutes les furies d'Oreste,* dit le même à l'évêque de Viviers, *il n'y avoit qu'à se trouver à la mort de Voltaire.* — *En vérité cela est trop fort,* dit le maréchal de Richelieu, après avoir été témoin de ce spectacle, *on ne sauroit y tenir.* Ces témoignages conformes à celui de sa garde-malade & d'autres témoins oculaires, & consignés dans plusieurs feuilles publiques, n'ont été contredits que d'une maniere vague & arbitraire. On se rappella surtout le badinage indécent qu'il avoit fait sur un prétendu jeûné d'Ezéchiël (*voy. ce moi*), & que par une espece de punition divine il réalisa d'une maniere tout autre que le prophete. Son caractere étoit un composé de contraires, & il n'est pas aisé d'en donner une idée juste. Il recherchoit les plaisirs, les goûtoit & les célébroit, s'en lassoit & les froudoit. Par une suite de ce caractere, il passoit de la morale à la plaisanterie, de la philosophie à l'enthousiasme, de la douceur à l'emportement, de la flatterie à la satire, de l'amour de l'argent à l'amour du luxe, de la modestie d'un sage à la vanité d'un grand seigneur. On a dit que, par ses familiari-

tés avec les grands, il se dédommageoit de la gêne qu'il éprouvoit quelquefois avec ses égaux; qu'il étoit sensible sans attachement, voluptueux sans passion, ouvert sans franchise, & libéral sans générosité. On a dit qu'il ne tenoit à rien par choix, & tenoit à tout par boutade; on n'a pas oublié l'emblème qu'a donné de son naturel le duc de Choiseul, en plaçant la figure de l'inconstant poète à la girouette de son château. Tel fut cet homme qu'on a nommé le Patriarche de la Philosophie, & qui se montra le jouet & l'esclave jusques dans son extrême vieillesse, de toutes les passions les plus opposées au caractère ferme, vigoureux & décidé d'un écrivain & d'un citoyen vraiment philosophe. Voltaire étoit au-dessus de la moyenne taille; il étoit maigre, d'un tempérament sec; il avoit la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel & caustique, les yeux étincelans & malins; tout le feu que l'on trouve dans ses ouvrages, il l'avoit dans son action. Les principaux sont: I. La *Henriade*, en 10 chants; Poème rempli de beaux morceaux, de vers très-bien faits, très-harmonieux, de descriptions touchantes, de portraits brillans; mais on ne mettra jamais l'auteur à côté de Virgile. Un Poème françois en vers alexandrins, qui tombent presque toujours deux à deux; un Poème surchargé d'antitheses & de portraits monotones; un Poème sans fiction, peuplé d'êtres mortaux que l'auteur n'a pas personnifiés; un Poème dont la *Discorde* est la courriere éter-

nelle, un Poème qui a des morceaux supérieurement versifiés, mais qui peche par l'invention & par l'ensemble; enfin un Poème de pieces rapportées, & écrit dans une langue peu favorable à la poésie, ne sera comparé à l'*Iliade* & à l'*Enéide* que par ceux qui sont hors d'état de lire Homere & Virgile. La Beaumelle, qui étoit loin de regarder la *Henriade* comme un chef-d'œuvre, en préparoit une édition avec un *Commentaire*, lorsque la mort le surprit. Cette édition a paru en 1775, en 2 vol. in-8°, par les soins de Freron. La *Henriade* y est bien jugée; le vrai ton de la critique littéraire y regne. Tout y est discuté sagement, clairement, modérément; on y montre le beau, on suggere ce qui pourroit être mieux, & on y fait sentir le mauvais. On trouve dans le 2e. vol. un plan de la *Henriade*, qui auroit plus de chaleur, plus de justesse, plus d'intérêt que celui de Voltaire. On a opposé à cette critique une réponse peu satisfaisante, sous le titre de *la Henriade vengée*, Paris, 1779, 1 vol. in-12. M. de Caux de Cappeval a donné une Traduction en vers latins de la *Henriade*, Manheim, 1775, où il y a des morceaux si bien rendus, que l'on doute si l'original n'est pas resté au-dessous de la version, & si l'imitation n'a pas été plus heureuse que le génie qui a tracé le modele. II. Un grand nombre de *Tragédies*, dans lesquelles on retrouve souvent les beautés de Corneille, de Racine & de Crébillon. Les critiques lui reprochent cependant que ses personnages mon-

rent trop de penchant à débiter des sentences & des maximes qui font illusion, mais qui nuisent à l'intérêt; que ses plans manquent souvent de justesse; qu'il amène la catastrophe par de petits moyens; que le style, quoiqu'imposant par le coloris & par des tirades brillantes, est non-seulement trop coupé, mais l'est presque toujours de la même manière. III. Des Comédies, dont la plupart sont presque oubliées: car Voltaire ne chauffa pas le brodequin avec le même succès que le cothurne. Il ne brode presque jamais que sur le canevas d'autrui; il tombe dans le bas & le trivial. IV. Des Opéra, qui ne brillent pas par l'invention ni par le style. Il en convenoit lui-même. « J'ai fait, » écrivoit-il à un de ses amis, » j'ai fait une grande sottise » de faire un Opéra; mais l'en- » homme comme M. Rameau, » m'avoit emporté: je ne son- » geois qu'à son génie, & je » ne m'apercevois pas que le » mien n'est point fait du tout » pour le genre lyrique ». V. Un grand nombre de Pièces fugitives en vers. Aucun poète n'a donné une tournure plus ingénieuse à des bagatelles. Nous parlons ici de ses Epîtres légères, de ses Diatribes en vers; car quant à ses Odes, il suffit de les lire pour être assuré de la cause de son emportement contre J. B. Rousseau & M. le Franc qu'il s'est efforcé de rabaisser après avoir fait de vains efforts pour les atteindre. Nous ne ferons pas mention de quelques autres Poèmes, tels que la *Guerre de Genève*, la

*Pucelle*, &c. « Détournons les » yeux (dit l'auteur de la *Dé- » cadence des lettres & des » mœurs*) d'une foule d'ou- » vrages, funestes productions » des ténèbres & de l'impiété, » condamnées à un éternel ou- » bli; méprisons ces diatribes » amères, ces satyres pleines » de fiel & du ressentiment le » plus injuste. Indépendam- » ment des injures, inconnues » même aux halles, dont il » accable ses prétendus enne- » mis, que de mensonges il » accumule pour les rendre » odieux ou méprisables! Gon- » flé d'amour-propre & d'or- » gueil, la plus légère critique » allume sa bile, & plus la » critique est fondée, plus il » exhale son courroux & perd » la raison ». Ses ouvrages en » prose sont: I. *Essai sur l'His- » toire générale*, qui, avec les *Siecles de Louis XIV & de Louis XV*, forme 10 vol. in-8°. Il n'a paru avoir entrepris cette Histoire que pour fronder les écrivains qui l'avoient précédé, & pour renverser les opinions & les principes reçus, sans donner à ses lecteurs d'autre guide & d'autre appui que son autorité dans les lettres. L'auteur ramène les faits à son système; il présente la religion comme le fléau des peuples; il s'attache trop à montrer la vertu malheureuse & le vice triomphant; il y a entassé un grand nombre d'erreurs, d'inexactitudes & de méprises; il est amer dans ses censures, injuste dans ses jugemens, surtout lorsqu'il est question de l'Eglise & de ses ministres. Le *Siecle de Louis XIV* est une esquisse, & non un tableau en

grand. L'auteur vole successivement en Allemagne, en Espagne, en Hollande, en Suede, pour raconter quelques traits, qui n'ont souvent qu'un rapport éloigné au sujet principal. Il présente aux yeux du lecteur, avec une rapidité incroyable, plusieurs événemens importans qu'on voudroit connoître à fond, & l'on glisse sur chacun. L'historien est content, pourvu qu'il ait eu l'occasion de placer une maxime ou une saillie. C'est une foule d'éclairs qui éblouissent & qui laissent dans les ténèbres. Son *Siecle de Louis XV*, moins intéressant que celui de Louis XIV, est écrit avec négligence & avec partialité. Le fonds de l'*Histoire du Parlement de Paris* est presque tout entier dans l'*Histoire générale*, & dans les *Siecles de Louis XIV & de Louis XV*. L'auteur désavoue cet ouvrage, comme un énorme fatras de dates, auquel il n'avoit pu, ni voulu travailler. II. L'*Histoire de Charles XII*: c'est un chef-d'œuvre pour la maniere de narrer & de caractériser; mais elle est peu exacte, si on en croit le comte de Poniatowski dans ses *Remarques d'un Seigneur Polonois sur l'Histoire de Charles XII*, par M. de Voltaire, La Haye, 1741, in-8°. Stanislas I, témoin oculaire de beaucoup de faits rapportés dans cette Histoire, la traitoit de roman. III. L'*Histoire du Czar Pierre I*: double emploi de celle de Charles XII; mais moins élégante & plus infidelle encore, parce que c'est une production de sa vieillesse & un ouvrage de commande. On peut voir sur ces deux *Histoires des*

anecdotes curieuses & bien propres à caractériser l'auteur, dans le *Journ. hist. & litt.* 1 mars 1785, p. 322. IV. *Mélanges de Littérature* en plusieurs vol. On y trouve un bon nombre de Romans, tels que *Zadig*, *Memnon*, le *Monde comme il va*, imités de l'anglois. *Candide*, la *Princesse de Babylone*, & quelques autres ne présentent qu'une suite d'événemens invraisemblables, trop souvent racontés avec indécence, & semés de plaisanteries qui ne sont pas d'un bon choix, de maximes fausses & pernicieuses. Les autres ouvrages qui composent les *Mélanges*, sont de petites dissertations sur différentes matieres, des critiques de différens écrivains, la plupart plaisantes, mais souillées d'épithetes injurieuses, de sarcasmes révoltans. *Energumene*, *sanctique*, *cuisstre*, *croquant*, *polisson*, *gueux*, *escroc*, &c.: telles sont les expressions que le philosophe de Ferney avoit au bout de la plume, toutes les fois qu'on s'avisoit de toucher à ses lauriers, ou qu'on paroïsoit y toucher. Souvent même il suffisoit de louer un autre que lui, comme Piron l'a dit dans une Epigramme saillante (voy. SHAKESPEAR). Après la représentation d'*Alzire*, Mde. du Châtelet le voyant triste dans la meilleure compagnie qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir, dit: *L'exécution d'un fameux voleur fait diversion à l'attention du public. On ne parle plus à M. de Voltaire de sa belle tragédie. Cela l'ennuie. Il en veut au roué.* « L'esprit humain, dit un vrai philosophe, doit être humilié, en

» voyant un homme aussi spiri-  
 » tuel s'abandonner à de pareils  
 » excès, & se dégrader aux  
 » yeux même de ceux qui lui  
 » ont érigé des statues. On peut  
 » peindre Voltaire par ces pa-  
 » roles de Paternus: *Immo-*  
 » *dicus gloriae, insatiabilis,*  
 » *impotens, semperque inque-*  
 » *tus*: insatiable de gloire, vio-  
 » lent dans ses desirs, dévoré  
 » d'une ambition inquiète &  
 » jalouse ». V. *Dictionnaire*  
*Philosophique; Philosophie de*  
*l'Histoire*, & beaucoup d'autres  
 ouvrages impies; car la fureur  
 anti-théologique étoit devenue  
 chez lui une véritable manie. Sa  
 vieillesse n'a presque été occupée  
 qu'à combattre la Religion dans  
 des brochures qu'il désavouoit  
 promptement, lorsqu'il croyoit  
 que le ministère alloit sévir  
 contre lui. Il est difficile de bien  
 caractériser ses ouvrages contre  
 la Religion: il prend tantôt le  
 ton de Pasquin, & tantôt celui  
 de Pascal; mais il revient plus  
 souvent au premier, parce qu'il  
 lui est plus naturel. Ainsi ses  
 livres anti-chrétiens ne sont  
 qu'une éternelle dérision des  
 prêtres & de leurs fonctions,  
 des mystères & de leur pro-  
 fondeur, des conciles & de  
 leurs décisions. Il tourne en ri-  
 dicule les mœurs des patriar-  
 ches, les visions des prophètes,  
 la physique de Moïse; les his-  
 toires, le style, les expressions  
 de l'Écriture; enfin toute la  
 Religion. Non-seulement il at-  
 taque le Christianisme; il dé-  
 truit tous les fondemens de la  
 morale, en insinuant les prin-  
 cipes du matérialisme. Ce qu'il  
 y a de plus odieux, c'est qu'il  
 altere souvent les faits, tron-  
 que les passages, suppose des

erreurs, imagine des contra-  
 dictions, pour donner plus de  
 sel à ses plaisanteries & plus  
 d'apparence à ses raisonnemens.  
 VI. *Théâtre de Pierre & Thomas*  
*Corneille, avec des morceaux in-*  
*teressans*, 8 vol. in-4° & 10  
 in-12. Il y a dans ce commen-  
 taire beaucoup de raison & de  
 goût, & en même tems des  
 remarques plus subtiles que  
 justes, des analyses infidél-  
 les, des critiques minutieuses,  
 des observations grammaticales  
 trop sévères. VII. *Commentaire*  
*historique sur les Œuvres de*  
*l'Auteur de la Henriade, avec*  
*les pièces originales & les preu-*  
*ves*, in-8°. Monument élevé à  
 Voltaire, par Voltaire lui-  
 même. Il est à la fois le chantre  
 & le héros. C'est le détail des  
 hommages accordés à l'auteur;  
 c'est le tableau des actions gé-  
 néreuses & même des charités  
 qu'il a faites. On y voit les  
 faits, mais on n'en voit pas les  
 ressorts: ce sera aussi aux histo-  
 riens de Voltaire à expliquer ses  
 motifs. A la suite du Commen-  
 taire, on trouve des Lettres  
 dont plusieurs méritoient d'être  
 conservées. Il avoit un talent  
 marqué pour ce genre. Nous  
 avons différentes collections de  
 ses ouvrages, in-4°, in-8° &  
 in-12, mais toutes mal rédi-  
 gées; toutes surchargées d'é-  
 crits qui sont peut-être de lui,  
 mais indignes d'un écrivain so-  
 lide; pleines de répétitions con-  
 tinuelles & de doubles emplois.  
 L'auteur, dans ses derniers jours  
 sur-tout, reproduisoit sans cesse  
 les mêmes choses & retournoit  
 continuellement ses vieux ha-  
 bits. En 1784, M. de Beaumar-  
 chais a donné une édition com-  
 plette des *Œuvres* de Voltaire,

sans même en retrancher ce que toutes sortes de considérations devoient lui faire supprimer. M. de Félice, plus circonspect & plus prudemment zélé pour l'honneur du philosophe de Ferney, en a fait une édition, où il n'a, dit-il, recueilli que ce que la Religion & l'honnêteté permettent de publier. Cependant le nombre de 36 vol. in-8°, porte à croire qu'il a usé d'indulgence; car il paroît assez difficile de trouver après une parfaite dépuracion des ouvrages de Voltaire, un aussi gros résidu de matieres salubres. Entre ceux qui ont écrit contre Voltaire, on distingue l'abbé Guyon qui a

démasqué ses sophismes dans l'*Oracle des Nouveaux Philosophes*; l'abbé Nonotte qui a recueilli les *Erreurs de Voltaire*, Lyon & Paris, 3 vol. in-12; l'abbé Guenée qui a réfuté victorieusement dans ses *Lettres de quelques Juifs*, Paris, 1776, 3 vol. in-12, tout ce que Voltaire a objecté contre les Livres-Saints; la Beaumelle, Fréron, Clément qui ont mis à sa juste valeur son mérite littéraire; le P. Berthier dans les *Journaux de Trévoux*; l'abbé Bergier; le Franc de Pompignan, &c. Le marquis de Luchet a donné l'*Histoire Littéraire de V.*, 1781, 6 vol. in-8°. Papillon du Rivet, lui a fait cette épitaphe:

Ci-gît l'immortel Arouet,  
Auteur brillant, inépuisable,  
Qui ne croyoit ni Dieu, ni diable,  
Pas même ce qu'il écrivoit.  
Apôtre de la tolérance,

Il voulut sous son joug enchaîner les esprits,

Et déchira ses ennemis  
En leur prêchant la bienfaisance.  
Son talent fut l'art de rimer;  
Il en posséda la magie:  
Mais au noble emploi du génie,  
A la gloire de tout charmer,  
Il préféra dans sa manie

Le mérite honteux de peindre l'infamie,  
De médire & de blasphémer  
Sous le nom de philosophie.  
Avide du plus fade encens,

On le vit opposer à la moindre censure,  
De l'orgueil irrité les cris avilissans,  
Les poisons les plus noirs, les traits les plus perçans  
Que l'enfer prête à l'imposture.

Dans les talens de ses rivaux  
Il ne vit qu'un objet de dépit & de haine;

Dans la gloire de leurs travaux,  
Qu'un outrage fait à la sienne.  
De ses illustres devanciers  
Jaloux d'abaïsser le mérite,  
A l'ombre d'un culte hypocrite

Il essaya de flétrir leurs lauriers;  
Tandis que des honneurs de la prééminence  
Il décoroit l'insuffisance.

Basement rampante à ses pieds ;  
 Pour ne point s'avilir par un penchant vulgaire ,  
 Il bannit de son cœur l'amour de son pays ,  
 Et né sous le ciel de Paris ,  
 Il ne vanta que l'Angleterre.  
 Un sentiment reçu ne fut jamais le sien ;  
 S'il fût né musulman , il eût été chrétien.  
 Près d'Orphée , au-dessus de Sophocle & d'Homere ,  
 En vain la Grece l'eût placé :  
 Athenes , sous Solon , de son sein l'eût chassé ;  
 Dans des siècles moins pacifiques ,  
 Sous nos aïeux il eût fini ,  
 Malgré ses succès dramatiques ,  
 Par le destin de Vanini.

**VOLTERRE**, (Daniel RICCIARELLI de ) peintre & sculpteur , né en 1609 à Volterre , ville de la Toscane , mourut à Rome en 1666. Il fut destiné par ses parens à la peinture. Balthazar Peruzzi & Michel-Ange lui montrèrent les secrets de leur art. Ce peintre fut très-employé à Rome , & pour la peinture & pour la sculpture. Il a dessiné dans la maniere de Michel-Ange. On a gravé sa descente de Croix , peinte à la Trinité du Mont ; c'est son chef-d'œuvre , & un des plus beaux tableaux qui soient à Rome.

**VOLUSIEN**, ( *Caius Vibius Volusianus* ) associé à l'empire par son pere Gallus , fut tué par les soldats , comme nous l'avons raconté à l'article de Vibius Trebonianus GALLUS. *Voyez ce dernier mot.*

**VONCK**, ( N. ) avocat au conseil souverain de Brabant , se distingua dans la révolution qui agita les Pays-Bas en 1789 ; mais n'ayant pas été employé selon ses desirs , il forma un parti pour renverser la constitution , & donna aux Autrichiens le moyen de rentrer dans le pays , à la fin de 1790. Il mourut à Lille en 1792. C'est de lui que vient le nom de *Vonckistes* ,

secte tantôt démocratique , tantôt royaliste , qui n'a d'autre vue bien prononcée , que de troubler l'ordre établi.

**VONDEL**, ( Juste ou Joffe du ) poëte Hollandois , né à Cologne en 1587 , de parens anabaptistes , quitta cette secte pour entrer dans celle des Arminiens , qu'il abandonna ensuite ; il mourut dans le sein de l'Eglise Catholique en 1679 , à 91 ans. Il dressa à Amsterdam une boutique de bas ; mais il en laissa le soin à sa femme , pour ne s'occuper presque que de la poésie. Vondel n'eut pour maître que son génie. Il avoit déjà enfanté plusieurs pieces en vers , non-seulement sans suivre aucune regle , mais même sans soupçonner qu'il y en eût d'autres que celles de la versification & de la rime. Instruit , à l'âge de 30 ans , de l'avantage qu'on peut retirer des anciens , il apprit le latin pour pouvoir les lire. Ensuite il s'adonna à la lecture des écrivains françois. Les fruits de sa muse offrent dans quelques endroits tant de génie & une imagination si noble & si poétique , qu'il fut surnommé le *Virgile Hollandois*. C'est dommage qu'il ne se soutient pas , & qu'après

s'être élevé avec tout l'effort du génie, il tombe dans l'enflure & la bassesse. Ses *Poésies* ont été imprimées à Amsterdam, 1682, en 9 vol. in-4°, & Rotterdam, 1700. Celles qui ornent le plus ce recueil, sont : I. *Le Héros de Dieu*. II. *Le Parc des Animaux*. III. *La Destruction de Jérusalem*, Tragédie. IV. *La Prise d'Amsterdam*, par Florent V, comte de Hollande. V. *La Magnificence de Salomon*. VI. *Palamede, ou l'Innocence opprimée*. C'est la mort de Barneveld, sous le nom de *Palamede* faussement accusé par Ulysse; il étoit encore arminien, lorsqu'il fit cette pièce qui irrita le prince Maurice. On voulut faire le procès à l'auteur; mais il en fut quitte pour une amende de 300 liv. VII. *Des Satyres*, contre les ministres de la religion prétendue-réformée. VIII. Un beau Poème en faveur de l'Eglise catholique, intitulé : *Les Mysteres de l'Autel*. C'est lui qui voyant la statue d'Érasme faite du bronze d'un Christ, fit ces deux vers hollandais, dont le sens est : *C'est dommage que J. C. n'ait point été bourgeois de Rotterdam*. Gerard Brandt a publié sa *Vie* en 1681.

VOPISCUS, (*Flavius*) historien latin, né à Syracuse sous Dioclétien, se retira à Rome vers l'an 304. Il y composa l'*Histoire d'Aurélien*, de *Tacite*, de *Florien*, de *Probe*, de *Firme*, de *Carus*, de *Carin* & de *Numérien*, &c. Quoique ce ne soit pas un bon auteur, il est cependant moins mauvais que la plupart des autres dont on a fait une compilation pour composer l'*Historiæ Augustæ Scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol.

in-8°, avec les remarques *Varriorum*. On y trouve outre les faits des réflexions judicieuses, telle que celle-ci sur les fausses démarches que les mauvais conseillers font faire aux rois, & que des princes de nos jours ont si chèrement payées : *Colligunt se quatuor vel quinque, atque unum consilium capiunt ad decipiendum imperatorem; dicunt quid probandum sit. Imperator qui domi est, vera non novit; cogitur hoc tantum scire quod illi loquuntur; facit judices quos fieri non oportet, amovet à republica quos debeat conservare. Quid multa? Ut Diocletianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus, venditur imperator.*

VORSTIUS, (*Conrad*) né à Cologne en 1569, d'un teinturier, succéda en 1610 à Arminius, professeur dans l'université de Leyde; mais les ministres anti-arminiens employèrent le crédit de Jacques I, roi d'Angleterre, & demandèrent son exclusion à la république. Vorstius fut banni de Leyde en 1611, & relégué à Goude, où il demeura depuis 1612 jusqu'en 1619. Le synode de Dordrecht s'érigeant en juge de la foi, en rejetant lui-même les jugemens de l'Eglise universelle, le déclara indigne de professer la théologie; & cet anathème, prononcé par des fanatiques, engagea les Etats de la province à le bannir à perpétuité. Il fut obligé de se cacher comme un malfaiteur; enfin il chercha un asyle dans les états du duc de Holstein en 1622, où il mourut le 29 septembre de la même année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tant contre les Catho-